

Sagesse...

al-Balagh, 20 janvier 1946

Nos amis anglais doivent assurément être pleinement satisfaits de nous — car nous nous sommes conduits, au sein de l'assemblée des Nations unies, d'une manière propre à emplir leur cœur de contentement, et leur âme de délice et de joie. Nous nous sommes conduits exactement comme se conduisent des enfants bien élevés et bien éduqués, des enfants dont les mères ont su assurer une bonne éducation et une bonne discipline : ils ne s'écartent jamais des convenances dans les réunions et les assemblées publiques, n'élèvent jamais la voix pour prononcer un mot grossier ou autre, ne disent que ce qu'on attend d'eux, et préfèrent toujours le silence à toute parole. S'ils se trouvent contraints de parler, ils le font, mais sur un ton calme et mesuré, d'une voix posée et digne. Ils ne demandent jamais rien non plus, encore moins n'insistent-ils pour demander quoi que ce soit — car il n'est ni de bonnes manières, ni d'une éducation accomplie, que des enfants demandent quelque chose à leur propre famille devant des invités, encore moins qu'ils demandent quelque chose aux invités eux-mêmes. Les vraies bonnes manières, la véritable éducation tout entière, consistent, pour les enfants, à attendre calmement, paisiblement, les yeux baissés vers le sol, souriant à ceux qui les entourent, ne disant rien et ne demandant rien tant qu'on ne leur adresse pas directement la parole — moment auquel leur réponse vient avec toute la courtoisie et la modestie requises — et tant qu'on ne leur offre pas quelque friandise, moment auquel leur acceptation ne vient qu'après bien des hésitations et un refus poli, quel que soit, au fond de leur cœur et de leur conscience, leur désir véritable.

Telle fut notre propre conduite au sein de l'assemblée des Nations unies. Si la bienséance elle-même ne nous avait pas contraints à parler, nous n'aurions jamais parlé du tout — mais les représentants de toutes les autres nations ont parlé, alors il nous fallait bien dire quelque chose, laisser entendre notre propre voix, de peur que l'on nous prenne pour des sourds-muets, ou des aveugles. L'assemblée des Nations unies nous a, après tout, accordé une véritable faveur, nous a rendu un véritable service, nous prenant par la main jusqu'à nous faire asseoir au Conseil de sécurité lui-même — et c'est bien le moins des bonnes manières, le moins qu'exige une éducation convenable, que de l'en remercier, et de reconnaître cette bonté. Nous avons donc parlé, exactement comme tout le monde a parlé, afin que l'on puisse dire que nous aussi avons parlé ;

nous avons parlé, ensuite, pour remercier de la faveur accordée, afin que l'on puisse dire que nous sommes bien élevés et bien éduqués ; et nous avons parlé, au-delà de tout cela, simplement pour entendre le son de notre propre voix, pour savoir que nous demeurons véritablement capables de parole, et pour nous rassurer nous-mêmes que nos propres représentants à l'étranger peuvent bien élever haut la voix de l'Égypte parmi les voix des nations, sa propre tête fièrement dressée parmi les têtes des peuples. N'était la rigueur stricte de nos amis anglais, leur propre résolution ferme, leur propre économie de paroles, et leur propre avarice en matière d'éloges, ils nous auraient assurément accordé un grand nombre de ces mots doux exprimant le contentement, et dépeignant une véritable appréciation. Mais nos amis anglais préfèrent une mine sévère et renfrognée à tout éclat ou tout sourire, craignant que, s'ils nous souriaient, et montraient leur propre satisfaction devant notre conduite à l'assemblée des Nations unies, nous ne devenions convoiteux à leur égard, et hardis envers eux.

Les Anglais sont, après tout, de véritables experts en éducation, de vrais maîtres en pédagogie — plus habiles, en vérité, que le ministère égyptien de l'Instruction publique lui-même, plus accomplis que les propres conseillers du ministre égyptien de l'Instruction publique. C'est pour cette raison même qu'ils prennent soin de ne jamais nous sourire, même lorsque nous méritons véritablement un sourire, et de ne jamais montrer envers nous le moindre contentement, même lorsque nous méritons véritablement leur contentement. Si nous avions d'autres alliés que les Anglais, et que nous nous conduisions envers eux de cette même manière douce et charmante, ils ne nous auraient jamais refusé un sourire, ne nous auraient jamais chichement mesuré leurs éloges, n'auraient jamais hésité à nous offrir toutes sortes de sucreries et de fruits, en véritable reconnaissance de cette conduite bien élevée, bien éduquée et charmante.

Les choses se reconnaissent à leurs contraires. Regardez donc l'Iran : son propre représentant avait à peine commencé à parler qu'il déclenchait une guerre de mots acharnée contre la Russie, occupant de lui-même et de sa propre patrie l'assemblée des Nations unies, occupant de lui-même et de sa propre patrie le télégraphe, la radio, et les rédacteurs des journaux et des revues. Regardez aussi les représentants de la Syrie et du Liban : ils avaient annoncé qu'ils diraient quelque chose, et les gens se sont mis à attendre pour entendre ce qu'ils diraient — puis ils ont parlé, et dit exactement ce qu'ils voulaient dire, et les

représentants des autres nations les ont écoutés avec un réel soin, une réelle attention ; le télégraphe et la radio se sont occupés d'eux, et les rédacteurs des journaux et des revues en ont fait une véritable célébration. Ils ont assurément gêné la France et la Grande-Bretagne, exactement comme le représentant de l'Iran a gêné le grand État russe. Quant à nous, nous avons joui d'une part véritablement considérable de manières généreuses, et d'une portion abondante de la plus excellente éducation. Nous n'avons rien dit du tout, n'avons gêné personne, n'avons occupé de nous-mêmes ni télégraphe, ni courrier, ni journal, ni revue — nous avons simplement dérobé notre propre moment de parole, et l'avons laissé passer sur l'assemblée comme passe une brise calme et fraîche par une chaleur accablante qui fait fondre les corps et épuise les cœurs.

Il n'est que juste de remercier notre propre ministre des Affaires étrangères de nous avoir représentés, et si bien représentés, montrant à l'assemblée des Nations unies que l'Égypte est bien élevée, bien éduquée, délicate et gracieuse, ne souhaitant jamais gêner personne, préférant toujours, au contraire, demeurer légère et douce d'esprit, même lorsque les malheurs s'abattent sur elle, et que les épreuves pèsent lourdement sur elle. Il n'est que juste de remercier notre propre ministre des Affaires étrangères de nous avoir si bien représentés, de nous avoir si fidèlement exprimés, et d'avoir dépeint avec tant de précision notre propre caractère, nos propres manières, notre propre conduite raffinée, et nos propres cœurs satisfaits.

Mais notre propre ministre des Affaires étrangères ne devrait pas s'approprier seul cette gratitude — il y a là des partenaires, non moins méritants que lui, non moins dignes d'éloge. Le ministre des Affaires étrangères, après tout, ne parle pas en son propre nom ; il ne dit que ce qu'on lui demande de dire. Il est la langue même du gouvernement, un miroir tendu au Conseil des ministres. S'il nous a si bien représentés, s'il a si habilement exprimé notre propre caractère, nos propres manières, nos âmes satisfaites, nos cœurs tranquilles, le mérite n'en revient pas à lui seul, mais à notre propre président du Conseil d'abord, à notre propre Conseil des ministres ensuite, et à notre propre ministre des Affaires étrangères en tout dernier lieu.

Si notre propre président du Conseil l'avait voulu, et ses collègues ministres l'avaient voulu avec lui, nous aurions eu une langue plus acérée que celle de l'Iran, nous aurions gêné davantage que ne l'ont fait la Syrie et le Liban. Mais nous sommes un peuple bien élevé, bien éduqué : nos propres affaires se règlent en notre absence, et nous n'élèvens aucune

objection ; nos propres affaires se règlent sous nos propres yeux, et nous ne formulons aucune protestation. Les bonnes manières nous interdisent l'objection ; l'éducation nous interdit la protestation. Nous sommes les bâtisseurs de la civilisation, les érecteurs des pyramides, les maîtres de l'humanité — nous avons trait le temps de ses deux moitiés, goûté sa douceur et son amertume, l'avons éprouvé, et bien éprouvé. La sagesse est sortie de nous avant que l'Inde ne la connût, avant que la Grèce ne la connût, avant que le monde moderne ne la connût. C'est pour cette raison même que nous préférons le silence, car le silence est d'or, et laissons la parole aux autres, car la parole n'est que d'argent — et les sages préfèrent toujours l'or à l'argent, et préfèrent toujours le silence à la parole.

Nous savons fort bien que la protestation de l'Iran ne chassera jamais la Russie d'Azerbaïdjan, et que la protestation de la Syrie et du Liban ne chassera jamais les Britanniques et les Français du sol syrien et libanais. Pourquoi donc devrions-nous nous opposer, sachant fort bien que l'opposition n'accomplira rien du tout ? Pourquoi devrions-nous protester, sachant fort bien que la protestation n'a jamais écarté rien d'indésirable ? Seuls ceux qui n'ont nulle part réelle à la sagesse, nulle portion réelle d'expérience, parlent, protestent et s'opposent jamais. Mais nous, qui avons enseigné la sagesse même à l'humanité, qui lui avons montré comment tirer profit de l'expérience, ne devrions jamais parler, sinon lorsque nous sommes entièrement certains que notre propre parole sera véritablement utile, ou fera quelque bien réel.

Voyez-vous, maintenant, que notre propre ministre des Affaires étrangères n'a pas seulement représenté nos propres manières et notre caractère, mais notre propre sagesse, notre propre bon sens, notre propre compréhension solide des affaires, notre propre gestion avisée des circonstances, notre propre jugement sain sur les choses et sur les êtres ? Et, en toute justice, le peuple égyptien est en effet indigné et affligé, souhaitant que notre propre ministre des Affaires étrangères eût suivi la voie de nos propres frères syriens, libanais et iraniens. Mais le peuple égyptien n'a pas accès aux faits véritables des choses, comme y ont accès les ministres, ni ne peut en peser les finesses, comme le font les ministres ; et il existe, dans le peuple, une certaine impétuosité qu'il convient de contenir, un certain extrémisme qu'il convient de ramener à la modération. Il suffit au peuple de savoir que la Providence divine a placé son propre destin et son propre avenir comme un dépôt entre les mains du président du Conseil, et que le président du Conseil est le

meilleur dépositaire possible de ce dépôt, plus capable de le porter, en vérité, que les cieux, la terre et les montagnes elles-mêmes. Le peuple n'a donc rien d'autre à faire que de se rassurer, et de dormir paisiblement, tant que le président du Conseil et ses propres collègues demeurent les dépositaires de ce dépôt, en assumant les charges.

Il n'est que juste de dire que certains de nos propres sages, de nos propres hommes de bon sens, de nos propres hommes d'opinion, et de nos propres savants chevronnés, auraient bien souhaité que notre propre ministre des Affaires étrangères, à Londres, eût suivi la même voie qu'ont suivie d'autres ministres du Proche et du Moyen-Orient.

Sidqi Pacha, par exemple, n'est ni satisfait ni tranquille — mais Sidqi Pacha est un homme difficile, qu'il n'y a aucun moyen de véritablement satisfaire. Laissons-le donc s'indigner aujourd'hui, car il se satisfera demain de toute façon ; il n'est, après tout, pas l'émissaire de la Providence divine en ces jours particuliers. Il ne lui reste rien d'autre à faire que de se rassurer, et de dormir paisiblement, exactement comme le peuple se rassure, et dort paisiblement.

Il n'est que juste, aussi, de noter que l'un de nos propres ministres est véritablement rongé d'anxiété à ce sujet, une anxiété qui gâche sa propre vie, le pousse hors des limites de la solidarité ministérielle, et le contraint à la dénonciation publique et à l'esclandre. Mais rien de tout cela ne devrait nous alarmer, ni nous troubler le moins du monde. Ce ministre anxieux et compatissant ne s'est jeté dans cette anxiété et cette compassion que précisément parce que l'affaire n'était jamais véritablement entre ses propres mains — s'il s'était lui-même trouvé à Londres, il aurait parlé exactement comme a parlé notre ministre des Affaires étrangères, se serait montré exactement aussi léger d'esprit, exactement aussi doux, aux yeux mêmes de nos amis anglais. Il apparaît, en fait, que nos propres ministres préfèrent ne montrer aux Anglais, ni d'eux-mêmes ni de leur propre patrie, que cette même légèreté et cette même douceur d'esprit — réservant, à leurs propres concitoyens égyptiens, un tout autre ensemble de qualités : la sévérité rude, le discours grossier, la langue amère, l'autorité écrasante, et la menace tranchante. Et ils ont, en tout cela, entièrement raison : ils se trouvent contraints d'être doux avec les Anglais, car les Anglais ne se laissent gagner que par la douceur, et contraints d'être rudes avec les Égyptiens, car les Égyptiens, apparemment, ne se laissent gagner que par la rudesse et la force. Lorsqu'ils traitent avec les Anglais, ils sont des hommes de diplomatie, et la diplomatie exige du tact, de la grâce et de la douceur ;

lorsqu'ils traitent avec les Égyptiens, ils sont des hommes d'éducation et de discipline, et la discipline n'existe que par la fermeté, l'éducation que par la résolution seule. Quel étonnement y a-t-il donc à ce que nos propres ministres se montrent des lions envers nous, et de belles gazelles envers nos alliés et amis anglais ?

Quant au reste, il est grand temps que ce peuple égyptien apprenne à se connaître lui-même, et à apprécier sa propre vie à sa juste valeur, emplissant son propre cœur de la ferme conviction qu'il fut créé pour être gouverné contre sa propre volonté, pour voir ses propres affaires gérées contre son propre gré, et pour se soumettre à des ministres sur qui la Providence divine a jeté les charges du gouvernement, afin qu'ils les portent, n'en répondant devant rien d'autre que devant leur propre conscience, et devant cette même Providence divine qui les a choisis. Et leur propre conscience demeure satisfaite et tranquille — la preuve la plus claire en étant qu'ils ne changent rien du tout à leur propre conduite. Et cette même Providence divine qui les a choisis demeure satisfaite d'eux — la preuve la plus claire en étant qu'elle ne les a pas encore écartés de leurs propres postes de pouvoir. Nous, Égyptiens, avons bâti la civilisation, et répandu la sagesse dans le monde — il ne conviendrait donc guère que nous nous écartions aujourd'hui de cette même sagesse qui nous enseigne à écouter, et à obéir, quelles que soient les circonstances, et quels que soient les malheurs qui nous frappent.

Le succès appartient à quiconque s'envole de ses propres ailes, ou à quiconque se rend et trouve ainsi le repos. Nous, Égyptiens, cependant, ne savons pas voler, car nous ne possédons aucune aile — ou parce que nos propres ailes n'ont pas encore vu pousser leurs propres plumes !

Prenons donc patience, jusqu'à ce que Dieu accomplisse une chose déjà décrétée.